
L'Hospitalité bretonne.

L'HOSPITALITÉ BRETONNE.

Esquisse de Voyage.

On reproche généralement à la Bretagne son défaut d'industrie, sa lenteur à adopter les inventions utiles aux arts et à l'agriculture, et son espèce d'opposition à tout ce qui est progrès et innovation, sous quelque forme que ces avantages se présentent. Ce pays a, en effet, plus peut-être qu'aucune autre province de France, conservé les vieux usages consacrés par le

temps, l'habitude et souvent l'utilité. Le breton n'admet, qu'après examen et certitude de réussite, les mille inventions offertes et présentées à chaque instant, à l'avidité et au désir sans cesse renaissant d'acquérir; il n'accorde foi et confiance au progrès social ou industriel, que lorsqu'il a fait preuve d'utilité, et qu'il s'accorde avec son climat, ses mœurs, ses besoins. Faut-il l'en blamer? N'est-ce pas sagesse et habileté? Et, loin de l'accabler d'un ignorant dédain, si facile à déverser légèrement et sans connaissance de cause, ne devrait-on pas rendre justice à la sage et prudente sagacité de ses habitans, auxquels une étude plus approfondie de leur existence ferait rendre justice?

On reproche au paysan breton sa froideur, sa taciturnité habituelles, qualités,

ou, si l'on veut, défauts qui le rendent peu sociable, en en font un être à part. Il est sage et froid, il est vrai, mais le climat, qui influe toujours sur les mœurs, le veut ainsi; fidèle à son origine, enfant non dégénéré des guerriers du Nord, il a conservé ce sang-froid et cette mâle et judicieuse vaillance que leur attribuent les historiens; la religion et la civilisation seules ont adouci l'âpreté de ces fiers caractères, et y ont laissé ce qu'il faut au courage de sang-froid et de magnanimité. Si la Bretagne n'a pas suivi constamment la même ligne que quelques autres pays, il faut l'attribuer à ses états successifs, aux luttes qu'elle a eu à soutenir, à ses guerres continuelles et toujours renaissantes, d'abord contre les Romains, puis les Normands et les Français; luttes que la réunion à la couronne, par un double ma-

riage, ne calma que d'une manière imparfaite ; que l'empiétement sur des droits indécis ou le mépris des privilèges firent souvent renaître, et que la centralisation, enfant avorté d'une longue et sanglante révolution, a comprimées sans éteindre. Si elle est restée, ce semble, un peu en arrière, si elle a souvent dédaigné les progrès des arts et le luxe des jouissances de la vie, si, disons le mot, elle n'a accepté la civilisation que d'une manière restrictive et sans se soumettre à toutes ses conséquences, n'en faut-il pas rendre justice à sa sagesse ? Le progrès n'a-t-il pas aussi ses abus, autant et souvent plus funestes que ceux de l'ignorance ? Le luxe est-il un si grand bien, et n'engendre-t-il pas une foule de besoins toujours croissans et renaissans, que rien ne peut assouvir, et qui causent le malaise et l'irritation dans

les sociétés? Le breton a dédaigné de fausses jouissances; il leur a préféré sa vie frugale et laborieuse, sa simplicité qui fait son bonheur; il a conservé sa langue, qui est et sera long-temps un obstacle à toute innovation, son caractère fier et indépendant, gage de son origine et de sa nationalité. Pour les choses utiles et glorieuses, la Bretagne n'est point restée en arrière; les guerriers nombreux qui l'illustrèrent en font foi, et la France a dû plus d'une fois sa défense et sa gloire aux héros qu'elle lui emprunta; le vainqueur des Anglais et le premier grenadier de la république étaient bretons. Beaucoup d'entre eux cultivèrent les lettres et les sciences, et de nos jours encore, elle a à offrir plus d'un beau génie parmi ses enfans. Les arts y furent aussi cultivés avec succès,

et traduisirent les croyances vivantes dans des cœurs ardents et religieux. L'architecture éleva des monumens grands et durables; elle produisit ces vastes et admirables basiliques, magnifique réalisation d'une pensée plus sublime encore. Ainsi surgirent ces églises merveilleuses d'ornemens et de style, qui parsèment les endroits les plus reculés de la Bretagne; elle les surmonta de légers et gracieux clochers élancés dans les airs comme une flèche, ciselés et découpés à jour de larves de flammes, ce qui a fait donner à la pensée qui les créa le nom d'architecture flamboyante; alors le Kersauton se contourna en ornemens de toutes sortes, s'allongea en colonnettes, s'effila en ogives; il s'anima sous la figure des saints ou des démons; le bois se découpa en poutres,

en corniches, en boiserics légères et élégantes; tout concourut à l'ornement des temples, à la gloire de Dieu.

Si le breton s'est illustré par la gloire des armes, s'il a cultivé avec succès les sciences, les lettres et les arts, il a autant que tout autre peuple les qualités essentielles et généreuses qui naissent du cœur, et font le bonheur des hommes entre eux. Il est bon, dévoué, fidèle et hospitalier.

1°. Son appui est sûr et constant; 2°. sa promesse inviolable, son serment sacré. Son aisance est le partage du pauvre; sa récolte, souvent courte et chétive, le blé que laisse à peine croître le sol rocailleux de ses montagnes, le fruit que laissent mûrir avec jalousie son pâle soleil et son ciel nébuleux, son âtre, sa table, son lit, il aime à les offrir à l'étranger. Celui qui,

égaré dans sa route ou surpris par la nuit, vient demander gîte ou service à la chaumière qu'il rencontre, porte la joie dans la famille du paysan breton.

Je parcourais, il y a peu de mois, cette curieuse et intéressante contrée, comprise entre les premières montagnes au sud-est et la mer; je me félicitais de plus en plus d'avoir entrepris une excursion qui offrait à mon esprit un vaste champ d'observations et d'études. A mesure que j'avancais, je sentais se détruire les impressions défavorables qui, quoique je n'eusse voulu les admettre qu'après examen, avaient cependant laissé quelques traces; je n'ai point trouvé un sol fertile, de riches et abondantes moissons, une prospérité matérielle toujours croissante : une terre ingrate, un climat humide, un ciel gris et

chargé de nuages, sont des obstacles naturels à tous ces avantages; je n'ai point vu de villes splendides et somptueuses, où le faste des arts et du luxe étale ses richesses. Non, dans l'intérieur, on ne rencontre que des villes modestes; la pierre est souvent rare; il faut y suppléer par le bois, la brique ou la terre naturelle; les villes situées sur la mer, celles qui ouvrent leurs ports aux vaisseaux de la Manche et de l'Océan, offrent seules cet air de prospérité et d'abondance, cette agitation habituelle, commune aux villes commerciales, auxquelles les relations, les affaires donnent un air de vie toujours étranger aux villes centrales. Mais j'ai trouvé un peuple bon et religieux, attaché à ses devoirs, fier de son pays, grand dans sa pauvreté, un peuple glorieux de ses vieux usages et chatouilleux sur ses droits; enfin

un peuple d'une physionomie saillante et prononcée, chose rare à trouver aujourd'hui, que le niveau a passé partout. Habitudes, costumes, jeux, fêtes, vie ordinaire même, tout est vieux et original chez le paysan breton. Qu'importe que ces usages diffèrent des usages des Normands ou des Gascons, par exemple, pourvu qu'il ait les qualités nécessaires à l'homme, au citoyen, au soldat? Et pourquoi trouver ridicules des mœurs que le temps a consacrées?

..... Nous venions de quitter le château de K***, manoir demi-féodal, à fossés pleins d'eau ou plutôt à étangs poissonneux, à tourelles élancées, à machicoulis et à meurtrières en miniature, où, malgré cet aspect prétendu sombre, nous avons reçu de la châtelaine le plus bienveillant

et le plus gracieux accueil. Lâchant la bride à nos chevaux, et les laissant suivre la route à leur gré, nous regardions les campagnes, ces plaines arrosées par des ruisseaux, coupées de champs multipliés entourés d'arbres qui, vus en raccourci et à l'horison, semblent une forêt; ces paysages riches de culture, d'arbres fruitiers, et ces landes couvertes de bruyères ou d'ajoncs sauvages, çà et là parsemés d'une verdure courte et grise, où les troupeaux viennent chercher une stérile pâture; ces prairies coupées de ruisseaux coulant, avec un timide murmure, dans d'étroits canaux creusés par la main du cultivateur; ces collines couronnées d'un bois de chênes ou d'un *tumulus*, plus souvent encore de ces pierres séculaires appelées *dolmen*, *menhir*, selon qu'elles servaient d'autels aux dieux ou de tom-

beaux aux hommes; des maisons groupées autour d'un clocher, nous indiquaient un hameau, un village, où de tous côtés venaient aboutir des chemins ou des sentiers tracés à travers les champs.

Il se faisait tard; la route que nous suivions était peu fréquentée; ses sinuosités, sa trace, souvent indécise, indiquaient qu'elle ne conduisait pas à un endroit important. Depuis quelque temps nous côtoyions un courant bordé d'aulnes et de peupliers, à travers le feuillage desquels la fraîcheur des eaux et du soir venait ranimer nos chevaux fatigués.

— Il fera bientôt nuit, la lune est déjà levée, dis-je à mon compagnon; il est temps que nous arrivions à quelque hameau ou à quelque demeure.

— Sans doute il serait temps. Avouez, Albert, que c'est un peu votre faute; vous n'en finissez avec vos recherches, vos notes, vos dessins; un arbre, un ruisseau, une pierre vous arrêtent. Il est bon d'être curieux, mais vous l'êtes au-delà de la permission; il faudrait au moins savoir calculer son temps et y subordonner ses démarches; j'ai beau vous hâter, vous ne m'écoutez pas; au moment de partir, vous me quittez pour aller voir je ne sais quel objet et interroger je ne sais qui; avec cette excessive curiosité, on n'avance à rien, et on est en arrière.

— Mon ami, ne me faites pas de reproches; nous voyageons pour voir, pour connaître. Auriez-vous peur? Nous sommes dans un très bon pays pour avoir quelque crainte.

— J'ai du moins celle de coucher à la belle étoile, cette nuit; et quelque belle qu'elle s'annonce, quelque diaprée que semble devoir être la voûte des cieux, je préfère un lit quelconque et un toit protecteur à cette position romantique. Je suis peu romantique de mon naturel, et la nuit moins que jamais.

Il parlait encore, quand nous entendîmes un bruit cadencé parmi les feuilles qui jonchaient les rives du ruisseau, comme la démarche d'un homme chargé d'un fardeau.

— Voilà sans doute quelqu'un qui vient; n'entendez-vous pas du bruit?

— Oui, c'est un homme qui vient; mais en serons-nous plus avancés, car il ne comprend probablement pas le français?

— Espérons le contraire. Je le regarde comme envoyé vers nous pour nous indiquer la route et nous tirer d'embarras.

En même temps nous vîmes au détour d'un fourré et s'avançant vers nous, un homme légèrement courbé sous le poids d'un sac chargé sur son dos, et qu'il retenait de sa main gauche appuyée sur sa poitrine ; à ses vêtements, à son allure, nous reconnûmes que c'était un de ces mendiants communs en Bretagne, où la charité n'est pas éteinte, et où l'on se souvient avec respect de ce démenti donné par le dieu-homme à une civilisation impuissamment philanthropique : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. » — Il releva la tête en nous voyant, puis s'inclina sans cesser sa marche. Il portait un large chapeau de feutre devenu grisâtre,

dont les bords inégaux cachaient une partie de son visage, et laissaient échapper de longs cheveux gris et plats en touffes inégales. Sa figure, où la pauvreté, la souffrance et l'âge avaient creusé plus d'une ride, indiquait la résignation; et en y regardant de plus près, on retrouvait une apparence de fierté dans ces traits grands et prononcés, dans le pli de ce sourcil, et sur-tout dans l'expression de ces lèvres légèrement entr'ouvertes, et auxquelles le sourire n'était point étranger; fierté pleine d'abnégation, qui indique le mépris des jouissances qui ne sont elles-mêmes que besoins asservissans et tyrannique misère. Cette tête frappante se terminait par une barbe courte et blanche, qui se mêlait aux touffes de cheveux égarés sur les épaules et la poitrine du vieillard. Il portait une tunique de toile grise

à manches, trouée en plus d'un endroit, et serrée autour de ses hanches par une courroie à laquelle étaient suspendus quelques objets. Une corde à plusieurs nœuds pendait de son épaule droite sous son bras gauche, et soutenait une gourde grossièrement appropriée à son usage; sa main gauche, croisée sur sa poitrine, était entourée par les liens d'une poche, rejetée derrière son dos et remplie d'objets qui la gonflaient inégalement. Ses jambes portaient une culotte de serge, usée et suppléée par des lanières en plusieurs endroits; ses pieds étaient chaussés dans de larges et informes souliers, qui, au-dessus d'eux, laissaient voir une jambe amaigrie.

— Où sommes-nous, dis-je au mendiant; quelle est la route que nous suivons?

— Elle vous mènerait à Landivisiau, Messieurs, me répondit-il; mais la nuit qui s'avance ne vous donnera pas le temps d'y arriver.

— Mais trouverons-nous dans ces environs un hameau, une ferme où nous puissions passer la nuit? Indiquez-nous ce que vous connaissez. — Et en même temps je lui jetai une pièce de monnaie.

— Dieu vous guide, Messieurs charitables; puis il s'inclina; suivez, reprit-il, cette petite rivière, c'est le Landerneau ou l'Elorn; elle vous conduira à un village qui n'est guère qu'à dix minutes du chemin: c'est Pont-Christ. Vous demanderez Héric; sa maison est tout à l'entrée, de ce côté-ci, sur le bord de l'eau; j'en viens. On y secourt le pauvre; allez là, car on y accueille toujours l'étranger. —

Et le mendiant s'éloigna en nous indiquant le chemin de son chapeau et en nous bénissant.

— Il est heureux que nous l'ayons rencontré, me dit mon compagnou. Si tout s'arrange comme il le dit, il n'y aura que demi-mal. En même temps, nous hâtâmes le pas de nos chevaux, et bientôt nous aperçûmes quelques maisons, dont nous étions séparés par le ruisseau. Ce groupe immobile, réfléchi par la teinte assombrie des eaux, semblait une flotille à l'ancre.

— Traversons, dis-je; ce village ne peut être que Pont-Christ; cette première maison à droite doit être celle de Héric: et déjà nous avons franchi l'Elorn, peu rapide en cet endroit. Remontant le rivage, nous passâmes une haie vive qui entourait un de ces jardins de paysans, où

la symétrie fait place à l'utilité. Le long de la haie était une allée de fruitiers; au bout de l'allée, un enfant frais et beau, qui, assis sur le seuil de la porte, s'amusa avec quelque chose qu'il roulait à terre. Nous étions descendus de cheval; mais au bruit de nos pas, l'enfant leva la tête, et une femme se présenta au-dessus.

— Est-ce ici la maison de Héric, demandai-je?

— Oui, Monsieur, répondit la femme d'une voix douce. Que désirez-vous?

— Nous cherchons une auberge, un gîte où passer la nuit. Veuillez nous indiquer ce que vous connaissez.

— Il n'y a point d'auberge dans notre village; il y a bien un cabaret où l'on va

boire en allant à la foire de Landivisiau ; mais vous y seriez mal. Restez avec nous, Messieurs, nous avons des lits ; nous pouvons vous recevoir. Héric va rentrer, il sera heureux de vous donner asile. — Et sans attendre notre réponse, elle nous fit signe d'entrer, et saisit les brides de nos chevaux qu'elle conduisit à l'autre extrémité de la maison.

Encouragés par cet accueil, nous entrâmes dans la maison, faiblement éclairée au fond par le feu d'une vaste cheminée, à l'un des pans intérieurs de laquelle brûlait une chandelle de résine, que retenait un morceau de bois fendu, fiché dans la muraille ; leur indécise, que des pétilemens répétés rendaient intermittente.

Notre accueillante hôtesse revint bientôt suivie de son enfant pendu à ses jupons.

— Reposez - vous près du feu , nous dit-elle , en approchant deux escabelles ; Héric ne peut tarder à revenir ; il est allé à La Roche conclure un marché. — Puis elle ouvrit une armoire située à l'angle gauche de l'âtre , et en tira une petite lampe qu'elle alluma. Nous pûmes alors distinguer la chambre où nous étions , et les objets qu'elle contenait. Devant nous était une vaste cheminée qui tenait les trois quarts du pan de la muraille , rappelant par sa dimension , sinon par ses ornemens , les cheminées gothiques des châteaux du moyen-âge. Un large manteau en cône , surbaissé sur deux pans de pierre , donnait passage à la fumée. Aux pans étaient suspendus des trépieds , des grils , des cha-pelets de mousserons enfilés , et au-dessus un jambon enfumé dont la couleur ne se détachait guère du fond de la muraille

noircie. Au fond, au milieu, pendait une crémaillère édentée, soutenant un chaudron, au-dessus d'un feu formé de racines d'arbres et de mottes desséchées au soleil. A droite, presque dans la cheminée, un vieillard était assoupi dans un grand fauteuil de chêne, grossièrement joint. Il était coiffé d'un vaste chapeau rabattu ; des cheveux blancs pendaient de chaque côté de son visage ; sa main droite était passée dans son large pourpoint d'étoffe velue, l'autre retombait sur le bras de son siège. Il portait une culotte large et courte, attachée sous le genou, le reste de la jambe était garanti par des chausses en drap gris. De gros sabots complétaient ce simple costume. Ses pieds étaient posés sur la pierre du foyer. Un chat était couché entre son siège et ses jambes allongées. Notre arrivée ne le troubla pas ; il continua de som-

meiller, offrant à nos regards un visage calme et des traits contractés par la vieillesse.

— C'est le père de Héric, nous dit sa bru. C'est le plus ancien du village ; il en a connu aucuns qui sont morts depuis bien long-temps. Derrière le vieillard, un lit en forme d'armoire, formé de plusieurs matelas entassés et surmontés d'une couverture de laine verte, était entouré de tous côtés de pans de bois, travaillés et noircis par le temps et la fumée ; il eût été difficile d'y monter sans aide ; aussi, au pied, dans toute sa longueur, s'étendait un coffre, qui avait la triple utilité d'escabeau, de coffre et de siège. Il faut qu'un lit soit très-élevé en Bretagne, et touche presque la voûte du plancher ; c'est un signe d'aisance et de richesse. — Près

de l'escabeau dormait un enfant couché dans un berceau de chêne, élevé à peine de deux pieds. Ainsi, à côté l'un de l'autre, s'offraient les deux anneaux extrêmes de la chaîne de la vie. — Un autre lit, à peu près de même forme et d'égale hauteur, était à un autre angle de la chambre, près de la fenêtre, fermée alors par un auvent. — Une longue table, arrêtée au sol, était au milieu de la chambre, et dans la même direction, était suspendue horizontalement au plancher une échelle soutenant plusieurs pains, quelques liasses d'oignons et autres objets nécessaires au ménage.

Héric rentre enfin. Dès qu'elle l'entendit, sa femme alla au-devant de lui sur le seuil. — Ce sont des étrangers, lui dit-elle, qui ont été surpris par la nuit, et

qui, à ma prière, ont bien voulu accepter un gîte dans notre maison.

— C'est bien fait, Yvonne, reprit Héric. Messieurs, soyez les bien venus, se tournant vers nous et se découvrant; puis il nous tendit successivement la main. Vous allez à Landivisiau, sans doute?

— Non; nous parcourons la Bretagne pour la connaître.

— Il passe si peu d'étrangers par ici, qu'il n'y a pas même d'auberge; ce qui nous procure le plaisir d'en recevoir quelquefois; mais c'est rare. On parle cependant de refaire la vieille route; alors les communications seraient plus faciles, et les voyageurs plus nombreux.

Pendant que nous causions ainsi, le vieillard se réveilla. Nous lui adressâmes

quelques mots, auxquels il répondit par un sourire.

— Il ne parle guère français, nous dit Héric. — En même temps Yvonne lui mit sur les genoux une écuelle pleine de soupe, qu'il se mit à manger avec appétit.

Depuis notre arrivée, cette femme laborieuse avait fait les apprêts du souper. Quand il fut prêt, elle étendit sur la table une nappe blanche, y posa cinq assiettes, autant de verres, un large pain rond; dont elle coupa les morceaux, et les posa sous la serviette de chaque couvert; elle rangea des sièges autour, en mit deux garnis en paille. — Va donc avertir Jeanne, dit-elle alors à son mari; et celui-ci sortit en prenant un cruchon de terre.

Nous allons souper, si vous voulez bien,

Messieurs, nous dit Yvonne; vous devez avoir appétit.

— Ce sera avec plaisir, répondis-je, quoique nous ayons diné copieusement à K**.

— Ah! vous venez du château de K**; j'y vais aussi quelquefois. M^{me}. de K** est la providence du pays; aussi est-elle chérie de tout le monde.

A ces mots, Héric rentra tenant son broc rempli; il était suivi d'une jeune fille d'environ vingt-trois ans, qui nous salua d'un air gracieux. C'est ma sœur Jeanne, — nous dit Yvonne.

Jeanne avait une de ces figures agréables qui plaisent à la première vue. De beaux cheveux châtons encadraient des traits bien prononcés; ses yeux, sa bouche

exprimaient la candeur et la bonté; une taille élevée et bien prise la distinguait de la foule des paysannes ordinaires; le son de sa voix était doux, et elle s'exprimait purement en français.

Héric prit une broche aiguë, la ficha au plancher au-dessus de la table, et y suspendit la lampe dont, en allongeant la mèche, il augmenta l'éclat. Nous nous mîmes à table pendant qu'Yvonne la couvrait de mets. C'était de la soupe au lard et aux choux, et ensuite des œufs cuits au gras, un carreau de lard enseveli sous des choux en litière, du beurre excellent et des pommes de terre cuites sous la cendre. Je me trouvais à la droite d'Yvonne et à la gauche de Jeanne. Le repas fut gai et cordial; et de son vieux fauteuil, le bon vieillard semblait, par son sourire, encourager

notre appétit. La conversation de Héric était simple, mais sage et variée; il avait une instruction pratique qui en faisait un homme de bon sens et un homme utile.

Quand nous eûmes soupé, vous êtes sans doute fatigués, nous dit Héric? Si vous voulez prendre du repos? — Nous nous levâmes. Il prit la lampe, et précédé de sa femme, il nous conduisit, par un petit escalier tournant, à l'étage au-dessus; il ouvrit une porte, et nous introduisit dans une chambre à deux lits fort propre et fort bien tenue. — Ces Messieurs, nous dit-il, ne seront peut-être pas si bien couchés qu'à l'ordinaire; mais nous offrons de bon cœur ce que nous avons. Yvonne s'empressa de nous procurer tout ce dont nous pouvions avoir besoin; et nous saluant, ils se retirèrent.

Ma foi, mon cher, m'écriai-je, je ne donnerais pas pour beaucoup l'aventure qui nous arrive; je m'estime heureux du retard qui nous a amenés ce soir chez ces braves gens.

— Il est certain que nous avons plus de bonheur que de prudence.

Nous nous couchâmes en nous félicitant de l'accueil que nous venions de recevoir.

Le lendemain, Héric vint nous demander à quelle heure nous voulions déjeuner; puis il s'offrit à nous montrer le village. Nous le suivîmes; il nous fit voir un moulin à eau dont la situation sur l'Elorn était fort pittoresque. Partout nous recevions le salut des hommes qui allaient au travail, et des femmes assises à la porte de leurs maisons. Nous revînmes déjeuner, et nous prîmes congé de nos hôtes. — Il est inu-

tile de dire que nous ne pûmes rien leur faire accepter ; à peine pûmes-nous laisser à l'enfant un joujou improvisé, dans lequel nous glissâmes, à l'insu des parens, quelques pièces d'argent.

Nous trouvâmes nos chevaux bien repus, sellés et bridés ; Jeanne me tendit l'étrier. — Adieu, Messieurs, nous dit notre hôte ; bonne santé et heureux voyage ; si jamais vous repassez dans le pays, souvenez-vous d'Héric. Nous saluâmes avec reconnaissance cette bonne famille, et reprîmes notre route en bénissant les habitans de Pont-Christ.

Ce récit, qui n'a d'autre intérêt que celui de la fidélité, est un hommage que je devais à la Bretagne ; heureux d'avoir consacré ces pages au pays auquel je suis fier d'appartenir.

A. DE RIZAN.